

## *Dimanche, 19 h 43*

La portière avait violemment claqué. Ragaillardi par la virilité du geste, j'humai l'air vif du soir. Gazoil et gazon frais : je commençais à connaître. L'odeur acheva de me sortir de la somnolence qui m'avait gagné au fil des kilomètres et, après quelques étirements, je fis mes premiers pas dans cette nouvelle oasis de bitume.

Avec la tombée du jour, les lettres démesurées de l'enseigne lumineuse teintaient la station service d'un halo jaunâtre. Seules les pompes à essence échappaient à cet éclairage incertain grâce aux néons blafards qui crépitaient jour et nuit au-dessus des automobilistes occupés à faire le plein. Trois ou quatre voitures étaient stationnées devant la supette et deux autres attendaient à la pompe. Le choix était limité, j'allais devoir jouer serré. Je pénétrai dans la boutique et me dirigeai comme les fois précédentes vers la machine à café. La baie vitrée de l'espace cafeteria offrait toujours un point de vue idéal pour les premiers repérages.

A l'intérieur, un client payait à la caisse, une femme entrait avec empressement aux toilettes et un enfant essayait d'arracher des mains de sa sœur un paquet de bonbons. Leur père fumait un peu plus loin, ne jetant qu'un regard fatigué sur les chamailleries des

gosses qu'on devinait incessantes. J'éliminais d'office les familles. Pas de place. Trop inquiètes. Trop bruyantes. Jusqu'à présent, c'était plutôt les hommes seuls qui m'avaient réussi. Je guettais donc l'arrivée d'une cible potentielle.

L'homme qui venait de régler son plein sortit. Il passa à quelques centimètres de moi, de l'autre côté de la vitre : une mine sinistre, un menton fuyant, rien de très engageant. Je me félicitais d'être encore là à siroter mon fond de café alors qu'un instant plus tôt j'avais été sur le point de lui emboîter le pas.

Comme les vocalises suraiguës des gamins redoublaient, un cri couvrit soudain leur tumulte : le père se réveillait enfin pour calmer ses rejetons. Hélas, son éclat de voix, apparemment définitif, n'eut pour effet que d'ajouter les pleurs aux hurlements. De guerre lasse, en une magistrale leçon d'autorité parentale, il passa avec urgence à la caisse payer tous les paquets que les mômes se disputaient. Une fois acheté leur silence, il les poussa dehors, rejoint peu après par Madame qui sortait des toilettes. Le calme inespéré qui s'en suivit ne fut troublé que par le long soupir de soulagement du pompiste et le son creux de mon gobelet au fond de la poubelle.

La tornade familiale venait de quitter le parking quand une rutilante berline noire glissa jusqu'à la pompe. L'homme qui en sortit – costume sombre, quarantaine légèrement grisonnante – évoluait autour de son engin avec assurance. Lorsqu'il entra pour payer son essence, son regard franc et le ton courtois avec lequel il s'adressa au pompiste me firent bonne impression. En l'observant davantage, je remarquai aux plis qui contractaient son front qu'il semblait préoccupé, absorbé par une question entêtante. Un

sentiment qui se confirma quand il passa près de moi : il était absent. Après tout, l'homme m'inspirait confiance et le bolide me promettait un sacré gain de temps. Je tentai le coup.

Comme il regagnait sa voiture, je le rattrapai en quelques enjambées, tenant mon carton bien en évidence, et l'apostrophai d'un de ces « Bonjour » sympathiques et enthousiastes qui m'avaient permis d'arriver jusque-là. L'affaire fut pliée en deux minutes. Il ne prenait jamais d'autostoppeurs mais mon air inoffensif l'avait convaincu. J'avais la baraquia : un direct pour Paris dans une voiture de luxe avec un type avenant et bien élevé. En mettant le contact, il avait eu cette précision : « Vous avez de la chance : sans ce malheureux pigeon qui a heurté mon pare-brise, je ne me serais jamais arrêté ici. Mais il fallait bien que je nettoie un peu. D'ailleurs, c'est un miracle que mon pare-brise ait tenu le choc. » Je devais ma veine à un pigeon ! Dieu ait son âme.

La grosse cylindrée intérieur cuir fonçait sur l'autoroute, puissante et féline. Les champs défilaient dans un silence de première classe. Grâce au système de réglage automatisé du siège, qui m'avait permis d'une simple pression de l'index d'en ajuster le recul et l'inclinaison, j'avais pu déplier mes grandes cannes tout à mon aise et c'était dans un confort total que je me laissais maintenant conduire par mon nouveau chauffeur.

— Et vous venez de loin comme ça ?

La question était rituelle. J'y répondis volontiers.

— De Francfort. J'avais un concert là-bas.

— Vous êtes musicien ?

— Pianiste, oui... pianiste de jazz.

— Et vous jouez souvent à Paris ?

— C'est variable.

Après mon coup d'éclat de la veille, le « variable » allait sans doute devenir « exceptionnel ». J'énumérai néanmoins les deux ou trois clubs où il m'arrivait encore de jouer et pris soin de préciser que je louais régulièrement mes services pour des soirées privées et autres cocktails.

— Des soirées privées ?

Il avait saisi à pleine main la perche que j'avais hésité à lui tendre. Son évidente opulence et la virginité de mon agenda pour les prochains mois m'avaient poussé à me faire violence. Il ne me restait plus qu'à conclure mon numéro de camelot, même si je n'étais pas très fier de faire de mon sauveur d'autoroute un client potentiel :

— Oui, des réceptions, des mariages ou tout simplement des dîners. Si ça vous intéresse, je vous laisse ma carte. On ne sait jamais.

Après un coup d'œil rapide sur la carte de visite, il la rangea tranquillement dans sa poche intérieure.

— Pourquoi pas ? A l'occasion peut-être... Merci.

Ouf ! Mon audace était récompensée.

— Vous devez sûrement connaître ça.

D'une brève impulsion sur son volant, il avait mis en marche le mange-disque.

— Ben Webster et Coleman Hawkins ! Excellent choix ! – répondis-je presque instantanément.

Un connaisseur. J'étais vraiment verni.

Les chaudes volutes des deux saxophonistes m'avaient lentement bercé. Cela faisait un moment que la conversation s'était tarie, d'elle-même. De toute évidence, il était toujours distrait par son idée

fixe et n'avait pas cessé de l'être. Ma rencontre n'avait créé qu'une mince diversion.

Un son d'électrocardiogramme affolé me fit soudain sursauter. Il me fallut un moment pour comprendre que ce crescendo aigu et insistant n'était qu'une sonnerie de téléphone. D'un geste réflexe, il fixa son oreillette, éteignit l'autoradio et décrocha, sans quitter la route des yeux.

— Allô ?

Son regard s'était immédiatement assombri. La violente contraction de sa mâchoire créait au bas de la joue une petite boule qui apparaissait et disparaissait à toute allure au gré de son auto-mastication.

— En effet, j'ai de sérieuses réserves qui m'empêchent de valider ce rapport et je crois vous en avoir...

On ne le laissa pas finir. J'entendais malgré moi des éclats de voix à l'autre bout du fil et pouvais même percevoir distinctement certains mots :

— ... payé pour ça !... colossaux... enjeux qui vous dépassent... carrière !

— Ecoutez, je ne peux pas faire ce que vous me demandez. C'est contraire à mes principes et les...

Une fois encore il fut interrompu. On avait dû changer de ton car je ne distinguais plus le moindre mot. Seules les paroles du conducteur raisonnaient maintenant dans l'habitacle :

— Je ne peux pas vous parler pour le moment... Non... Non... Peu importe. Ça ne change pas ma position.

Après un silence qui sembla interminable, il reprit :

— Sans doute mais c'est impossible. Dans ces conditions, je préfère partir... Oui ?... Si vous voulez ... Très bien... A ce soir.

Il enleva lentement son oreillette. Son visage était défait. Il semblait ne plus voir la route qui ne s'était pourtant pas arrêtée de défiler, toujours un peu plus vite. Son regard n'était plus qu'humiliation et rage mêlées. Il m'avait totalement oublié.

Je n'osais plus bouger. J'aurais voulu être englouti par mon siège. A défaut, je me laissais absorbé par le galop hypnotique des bandes blanches et lisais avec abrutissement le moindre des panneaux. *Reims 112 – Paris 254 – Prochaine sortie Verdun – Une bande : danger. Deux bandes : sécurité – ELF, Station Essence, CB, 5 km.*

— On va s'arrêter un instant.

Il parlait d'une voix blanche. Les quelques kilomètres parcourus ne l'avaient pas apaisé.

— Si vous préférez, je peux en profiter pour chercher une autre voiture.

— C'est gentil mais ce ne sera pas nécessaire. Excusez-moi pour ce coup de téléphone. Un souci professionnel. Rien de grave.

Son minimalisme expressif et l'absence totale de conviction disaient tout le contraire.

— Je comprends mais n'hésitez pas si vous souhaitez quand même finir le voyage seul. Ce ne sont pas les voitures qui manquent.

— Ça ira. Merci.

Il se gara côté parking, loin de l'agitation des pompes à essence et de la cafeteria. A peine descendu de voiture, me voyant allumer ma cigarette, il m'en demanda une. Je m'excusai de ne pas lui en avoir proposé, faute d'indice indiquant qu'il fumait lui aussi.

— La première depuis dix ans. Merci.

*François Piquion*

Il s'éloigna d'un pas lourd. Je l'observais encore quand il rentra dans la cabine téléphonique, surpris de ne pas le voir plutôt utiliser son portable. Pour éviter de renouveler l'intrusion que j'avais déjà commise dans la voiture en assistant à sa conversation houleuse, je tournai les talons pour errer dans le parking, cherchant en vain à fixer mon attention sur le morne paysage.

Moins de dix minutes plus tard, j'entendis derrière mon épaule :

— Si vous êtes prêt, on peut y aller.

— Très bien, je vous suis.

Il remit le contact sans un mot. Deux heures plus tard, je m'engouffrais dans le métro.

*Lundi, 11 h 23*

Pas la moindre croûte de pain à toaster ! Sortir le ventre vide pour me ravitailler avait le don de me pourrir la matinée. Mon juron réveilla Thelionius. Un œil entrouvert, il fit mine d'étirer une patte, se ravisa et se rendormit aussitôt. Ce chat devait être le seul être vivant à se réveiller plus difficilement que moi.

J'avalai un café, enfilai ce qui me tombait sous la main et descendis patiemment mes sept étages, appréciant par manie la différence de vue qu'offrait la fenêtre de chaque palier, de la carte postale des toits parisiens à la cour intérieure où trônaient les poubelles.

En rentrant, la veille, j'avais effacé, sans même l'écouter, le message d'injures laissé par la diva. J'avais tenu six mois avec elle. Pourtant, à l'époque, je n'avais pas eu à beaucoup me raisonner pour accepter cet engagement. Même si j'avais toujours fui les orchestres de variété, le bassiste qui m'avait débauché de mes groupes de crève-la-faim m'avait assuré qu'ils tournaient pas mal. J'avais cédé. Il faut dire que les arriérés de loyers et les piles de factures encore dans leurs enveloppes ne me laissaient plus les moyens d'être regardant ou de jouer les puristes. Et puis, il ne m'avait pas menti. Les concerts

s'étaient enchaînés et mon banquier s'était mis à m'écrire de moins en moins. J'évitais simplement de croiser le regard du Duke accroché au salon.

Mais malgré tous mes efforts et un retour à une situation de déficit raisonnable, les bossas sirupeuses, les reprises des derniers tubes à la mode et les caprices épuisants de la midinette caractérielle qui faisait office de chanteuse avaient eu raison de mon pragmatisme. Quand la starlette, en descendant de scène après le dernier concert, s'était lancée dans une nouvelle colère contre mes solos qu'elle trouvait de plus en plus « bizarres », je m'étais rué sur l'occasion pour reprendre ma liberté. Les quelques mots choisis que j'avais retenus si longtemps étaient sortis de ma bouche comme on s'évade de prison. Mon cachet dans la poche, délivré, je les avais plantés là, direction l'hôtel.

Dès le petit matin, j'avais ressenti le besoin de partir. Faire le voyage retour dans la camionnette du groupe était hors de question et un billet de train aurait siphonné les quelques sous que je venais de gagner – sans doute les derniers avant un certain temps. Dans cette jouissive solitude, mes pas m'avaient donc naturellement guidé vers la sortie de la ville et c'était presque sans m'en rendre compte que j'avais fabriqué, à l'aide d'un bout de carton ramassé sur le bord de la route, mon écriteau *Paris*. J'avais respiré à pleins poumons, libéré.

Le seul timbre de sa voix sur mon répondeur suffit à m'exaspérer. En coupant net son message, je me réjouis encore d'avoir filé et cette euphorie de la délivrance me reprit quand je mis le pied dehors. Les sandwiches s'entassaient déjà dans les vitrines de la boulangerie. Un croissant en bouche (pour les

croissants comme pour la bière, j'avais une préférence pour l'ordinaire), j'allai acheter mon journal à un train de sénateur. Balayeurs, éboueurs, facteur en fin de tournée et passants impatients. Comme toujours à cette heure avancée de la matinée à laquelle j'avais la bienheureuse coutume d'apparaître, j'avais le sentiment d'être le seul à me contenter de mettre un pied devant l'autre. Marcher devenait mon luxe, que je ne partageais sans doute qu'avec le clodo rubicond, naufragé sur son banc, les rares fois où il était en état de le quitter. Avant l'ascension du retour, un express au zinc de La Chope de Château Rouge m'aida à faire passer le jus douteux de l'antiquité qui me servait de cafetière.

Deux factures attendaient dans la boîte aux lettres. Elles pouvaient bien encore y rester, d'autant que cette maigre récolte me laissait un vague arrière-goût. Arrivé au dernier étage, je dus me rendre à l'évidence : j'étais déçu. Emporté dans mon élan, je m'étais mis à espérer secrètement. J'allais rejouer la musique que j'aimais, prendre un nouveau départ, me retrouver. Et donc *la* retrouver. Trop facile. J'allais devoir ramer. D'ailleurs, pourquoi m'aurait-elle écrit ?

Sarah n'avait pas donné signe de vie depuis plus d'un mois et ma dernière tentative s'était soldée par un désastre. Pendant trois ans, elle avait pourtant tout supporté : mes poches perpétuellement vides et mon verre perpétuellement plein, les retours chaloupés au petit matin et les parcours du combattant nocturnes pour atteindre le lit, les réveils exécrables en pleine après-midi et les rares heures de lucidité confisquées par la musique. Elle était partie. Je m'étais rangé : sobriété et variété. Elle était revenue.

Pour quelques mois seulement. Une minette embrassée dans un bar entre deux sets avait pris l'initiative savoureuse de laisser un message des plus lascifs sur le répondeur. Je m'étais laissé allumer sans voir le baril de poudre à l'autre bout de la mèche. Sarah avait intercepté la proposition pour la faire aussitôt disparaître. En bonne psychanalyste, elle avait interrogé mes prétendus rêves et le nom de cette fille que je criais la nuit. Ma culpabilité n'en attendait pas tant. J'avais tout de suite craché le morceau, confondu par un rêve que je n'avais jamais fait. Depuis, j'attendais qu'elle revienne. Une fois de plus.

Pour le moment, mieux valait remballer mes espoirs. J'allais sans doute être plus fauché que jamais dans les prochains temps et, si je voulais un soupçon de crédibilité, il fallait avant tout que je relance la machine. Première étape : contacter Simon, pianiste des palaces depuis près d'un demi-siècle, smoking en toute circonstance et moustache labellisée *Brigades du Tigre*. Il m'avait déjà tiré d'affaire plus d'une fois, il pourrait sûrement me tuyauter.

Je ne m'étais pas trompé. Le vieux Sim aurait pu ouvrir une ANPE des pianistes de bar. Un hôtel d'Oléron cherchait un pianiste pour un mois et j'avais quelques jours pour donner ma réponse. Ça méritait réflexion. Au cas où je ne trouvais rien de plus exaltant, le cachet correct pourrait toujours me permettre de voir venir pendant quelques semaines.

Les jambes croisées sur la table, j'ouvris le journal en baillant. La campagne électorale remplissait les colonnes. Je recherchai machinalement les faits-divers, pudiquement intitulés « Société ». La page à

peine ouverte, je tombai à la renverse. Pas de doute possible : c'était bien lui. L'homme à la berline noire qui m'avait ramené à Paris était là, sous mes yeux, photographié de trois quarts quelques années plus tôt, en dessous d'un titre qui ne faisait pas de détail : *Suicide dans l'état major de Global First*. La photo était à peine plus grande qu'un timbre poste et pourtant je ne voyais qu'elle. L'article ne comptait que quelques filets, au bas d'une colonne consacrée aux affaires apparemment mineures.

*Martin Derevèche, directeur financier de Global First, a été retrouvé mort d'une balle dans la tête, cette nuit vers deux heures du matin dans le bureau de la société qu'il occupait depuis une douzaine d'années. D'après les circonstances de sa mort, tout porte à croire qu'il s'agirait d'un suicide. Pour son entourage professionnel, il semblait très déprimé ces derniers temps. Selon le président de GF, Jean-François Fauquaire, qui a exprimé tous ces regrets pour la perte d'un collaborateur d'une grande compétence et d'un ami, il venait, comme tous les ans et avec le même professionnalisme, de valider le rapport des comptes de la société dont la publication officielle est attendue dans les prochains jours pour permettre la fusion avec Wolf & Kohl. M. Fauquaire a tenu à rendre hommage à l'exemplarité d'un homme qui faisait passer son entreprise avant tout. Martin Derevèche était âgé de 47 ans. Il laisse une fille de 21 ans.*

J'étais abasourdi. Trois heures après m'avoir quitté, mon chauffeur de fortune était un macchabée. Je relus deux fois l'article. J'avais besoin d'un verre. Je pensai violemment à Sarah pour ne pas replonger et j'allumai une cigarette. Les images se bouscu-

*François Piquion*

laient. La rencontre avec ce type à la station essence, sa contrariété entêtante, le coup de fil dans la voiture et le rendez-vous pour le soir même ; toute la scène me revenait par bouffées. J'avais la gorge atrocement sèche. J'allumai une deuxième cigarette avec le mégot de la première, tout en fixant la photo noir et blanc, tétanisé.

On sonna à la porte. Je restai assis devant le journal. On sonna encore. Je me levai comme un automate.

— Inspecteurs Malandry et Riviere.

Deux cartes tricolores s'agitaient sous mon nez.

— Vous êtes bien Olace Ferjeux ?

— C'est moi. Que se passe-t-il ?